

Robert Favreau, *Bible et épigraphie*, Paris, CNRS Éditions, 2024, 402 p.

Par Vincent Debiais

Toutes celles et tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, abordent les inscriptions du Moyen Âge sont tributaires des recensements et des enquêtes de Robert Favreau. Fondé sur une immense érudition et sur une connaissance encyclopédique de la documentation épigraphique, son travail permet d'inscrire les inscriptions dans le panorama des pratiques graphiques du Moyen Âge, d'en faire des pièces incontournables de la culture écrite médiévale et de témoigner de la circulation dans les textes des formes et des formules.

Le dernier ouvrage de l'auteur intitulé très sobrement *Bible et épigraphie* est une pièce importante dans cet édifice méthodologique et documentaire. Ce livre a pour objectif de rendre compte de l'omniprésence du texte biblique dans les inscriptions médiévales, et ainsi d'attester de la diffusion de la Bible dans toutes les formes textuelles du Moyen Âge ; en d'autres termes, de mettre au jour une culture biblique multiforme qui se propage aussi dans les inscriptions, de l'évidence de la citation *in extenso* à l'évocation discrète d'un épisode ou d'un personnage. Cette synthèse s'appuie sur de très importants dépouilllements bibliographiques (revues, monographies, catalogues d'exposition) et sur la constitution de fichiers manuscrits contenant à Poitiers les « formules » qu'il a identifiées et pistées tout au long de sa carrière, véritable trésor documentaire, unique en son genre, qui rend manifestes les circulations, les emprunts, les allusions, les modèles d'une inscription à l'autre.

Le livre s'ouvre par une longue introduction qui fournit quelques données générales quant à la culture biblique médiévale et à son empreinte dans les textes. La Bible, texte premier, est omniprésent dans tous les domaines des sociétés chrétiennes au Moyen Âge – ce n'est pas sur ce point que l'auteur s'attarde, ce n'est pas son sujet. Il insiste davantage sur le fait que la Bible circule d'abord en elle-même : l'Ancien Testament dans le Nouveau Testament, les Évangiles dans les épîtres, par des citations plus ou moins exactes et par des allusions. La Bible est l'objet commenté par excellence et se retrouve citée, glosée, interprétée, reformulée dans l'exégèse. Elle est aussi omniprésente dans la liturgie sous la forme des lectures, mais aussi dans les oraisons et les pièces chantées de la messe et de l'office. Elle passe dans les documents diplomatiques, figée dans les formules de l'invocation ou du protocole. Toutes ces remarques sont accompagnées d'exemples épigraphiques, dans une introduction qui se lit comme un long condensé de l'ouvrage, comme un résumé synoptique de ce que l'on

trouvera dans les chapitres de *Bible et liturgie*, comme une synthèse des principaux apports de l'ouvrage qui fait, pour cette raison, l'économie d'une conclusion.

À l'exception du premier chapitre intitulé « Références à des figures bibliques dans les épitaphes médiévales » qui fait l'inventaire des personnages de la Bible auxquels on compare les défunts, ou bien pour vanter leurs qualités physiques ou morales, pour leur souhaiter de partager leur sort, ou bien pour leur épargner leurs tourments, l'ouvrage est organisé thématiquement en suivant l'ordre des livres de la Bible, de la Trinité et des fleuves du paradis (Gn 2, 10-14) au lion de l'Apocalypse (5, 5). Ces thèmes, plus ou moins circonscrits à un passage biblique ou renvoyant plus lâchement à une figure, sont replacés dans leur contexte et dans leur exégèse et permet au lecteur de saisir l'importance du thème au Moyen Âge, ce qui rend ce livre indispensable pour tous les médiéalistes. Pour chacun de ces dossiers, l'auteur convoque de nombreuses inscriptions (toujours localisées, datées et traduites) qui citent ou évoquent la Bible et qui permettent de faire le constat de la diffusion du texte et de ses interprétations. On sera particulièrement sensible à la diversité des objets graphiques recevant l'empreinte de la culture biblique médiévale : supports, matériaux, longueurs, dispositions, graphies, formes prosodiques. Pour chacune de ces inscriptions, Robert Favreau remonte à la source biblique du texte, parcourt les méandres de son exégèse, identifie les confluences entre les versets, les commentaires et les usages liturgiques de la Bible. Ses analyses permettent non seulement de savoir ce que citent les inscriptions, mais plus encore de saisir les raisons pour lesquelles on donne au texte sacré une forme épigraphique. La fonction commémorative et catéchétique de l'inscription médiévale, son rôle dans la constitution des programmes iconographiques, sa mise en scène de la liturgie et de la prière chrétienne conduisent à une immense variété des contenus et des mises en forme du texte biblique : fixation de la voix divine, manifestation écrite des prophéties, mise en inscription de l'exemplarité, actualisation graphique des paroles du Christ, annonce des fins dernières, élaboration théologique du dogme, etc. La très précieuse « table des inscriptions bibliques » (p. 373-380) permet de retrouver les passages cités par Robert Favreau et de pointer les livres les plus souvent repris : la Genèse et Isaïe pour l'Ancien Testament, alors qu'on attendrait par inertie les Psaumes ; Matthieu et Jean, sans surprise pour les Évangiles, Luc pour l'Annonciation, juste avant l'Apocalypse.

On apprend beaucoup à propos de la culture écrite médiévale d'une lecture suivie de *Bible et épigraphie*, un ouvrage dans lequel on reconnaît la générosité de son auteur qui fournit une fois de plus un véritable répertoire de pistes à suivre, une collection de dossiers à approfondir à partir de son travail d'identification. L'ouvrage est richement illustré et la qualité éditoriale permet

de constater que cette omniprésence de la Bible dans les inscriptions médiévales concerne au premier chef l'écriture dans l'image. Les exemples convoqués par l'auteur appartiennent au domaine de l'art visuel médiéval (vitrail, reliquaire, vaisselle liturgique, reliure, décors architectoniques). La place de la Bible dans les inscriptions s'explique ainsi, en partie du moins, par la double omniprésence des sujets bibliques et de l'écriture dans les œuvres d'art au Moyen Âge. C'est le cas pour les citations attribuées aux prophètes de l'Ancien Testament que l'on lit fréquemment sur les phylactères tenus par des figures en pied et proclamant, sous forme altérée ou non par rapport à la source biblique, le contenu de leur annonce. Par ailleurs, les inscriptions bibliques jouent un rôle considérable dans la manifestation des relations entre Ancien et Nouveau Testaments. Ces relations répondent à ce que la pensée médiévale a défini comme la « typologie » et correspondent aux formes les plus courantes de l'exégèse au Moyen Âge. Les inscriptions participent de cette production, notamment dans des inscriptions en vers situées dans l'image ou à ses marges. Les analyses montrent encore le rôle important de la liturgie dans la diffusion de certaines figures bibliques, en particulier quand elles sont le sujet d'antiennes ou de répons, les parties chantées de la liturgie étant les plus souvent reprises dans les inscriptions, attestant ainsi de la circulation des formules entre le corpus liturgique médiéval et la documentation épigraphique. Dernier élément à retenir, le rôle de l'écriture épigraphique dans la proclamation des définitions christiques : de nombreuses inscriptions empruntent à la Bible, directement ou indirectement, explicitement ou discrètement, pour dire ce qu'est le Christ : le chapitre 25 de Matthieu (objet du chapitre 17 de *Bible et épigraphie*) et le prologue de Jean sont ainsi la source de nombreux textes tracés près d'une image de Jésus, ou sur l'autel, la patène, la porte : « Je suis la lumière du monde » ; « Je suis la porte de la vie » ; « Je suis le chemin, la vérité et la vie ».

Parmi bien des dossiers passionnants, on pourra s'arrêter sur le chapitre VI (p. 143-156) consacré au signe du tau (Ez 9) dans la mesure où les exemples étudiés par Robert Favreau comportent des inscriptions évoquant ou glosant le passage biblique, en lien avec la Crucifixion, mais montrent aussi un geste d'écriture, à savoir la lettre tau tracée au linteau des portes ou au front des Hébreux (fig. 1). Les représentations de l'acte d'écrire sont suffisamment rares au Moyen Âge pour que l'on prenne au sérieux cet ensemble. De même, les inscriptions en lien avec les épisodes bien connus du livre de Daniel, à savoir le prophète dans la fosse aux lions et les trois Hébreux dans la fournaise – deux passages récurrents dans la topique funéraire médiévale – sont passionnantes pour comprendre la construction des figures par condensation de la narration et extraction des motifs les plus saillants ou spectaculaires (chap. XII et XIII).

Enfin, on s'arrêtera avec intérêt sur la mention de la paix (chap. XVII), déclaration christique après la Résurrection, qui trouve son chemin vers le rituel de consécration de l'église médiévale et dans les inscriptions évoquant la cérémonie, tracées à la porte de l'édifice. De façon générale, la circulation des formules bibliques à travers la documentation épigraphique médiévale atteste de la porosité des catégories textuelles et justifie l'organisation thématique adoptée par l'auteur, même si des regroupements étaient sans doute possibles autour d'autres notions : Incarnation, typologie, prophétie, royauté...



Fig. 1: Plaque émaillée de la Vision d'Ézéchiel, milieu du XII^e siècle, Walters Art Museum, Baltimore © CC-BY Walters Art Museum.

Comme dans l'ensemble de son œuvre, R. Favreau s'attache pour cette étude à la dimension textuelle des inscriptions plutôt qu'à leurs destinataires ou aux conditions sociales de l'écriture épigraphique ; aux formules, à leurs sources, à leur circulation ; à leurs significations et à leur participation aux cultures

textuelles du Moyen Âge. Ce n'est pas l'écriture à proprement parler qui retient l'auteur et l'on pourrait se demander, dans l'intervalle de ses apports, si l'on trace la Bible comme on trace un autre texte dans les inscriptions médiévales. La sacralité des Écritures entraîne-t-elle une sacralisation de l'écriture ? Cela ne semble pas être le cas pour les exemples rassemblés dans l'ouvrage qui préfèrent aux choix de graphies distinctives l'emploi des dispositifs du livre et du phylactère, indice d'une parole rapportée dans le présent de l'image. Il faut attendre la toute fin du Moyen Âge pour que les inscriptions peintes ou gravées soient suivies de la référence au chapitre et au verset, dans une manifestation explicite du phénomène de la citation, de l'autorité. En revanche, l'auteur identifie très clairement les raisons des variations dans la citation : versions bibliques, reprises liturgiques, modifications argumentatives, impact de la traduction et de la métrique. Il nous invite à revoir la pertinence du caractère d'exactitude dans la culture textuelle du Moyen Âge qui lui préfère parfois l'approximation poétique, en particulier quand il s'agit de construire un discours complexe à l'échelle d'un lieu ou d'un objet, et quand les concepteurs mettent en place un « discours biblique ». C'est peut-être cela qu'il faut retenir de la lecture de l'ouvrage : la culture biblique du Moyen Âge occidental constitue certes un répertoire de citations qui circulent parmi les textes, mais elle est bien plus encore une véritable « manière d'écrire » basée sur des références à des figures qui, bien qu'appartenant en premier lieu au texte sacré, se construisent au-delà de la Bible : dans les images, dans le rituel, dans la poésie liturgique, dans l'exégèse, selon le principe de la chaîne (*catena*) et de la dérivation. Dans ce processus séculaire, les inscriptions témoignent de la circulation des motifs mais elles contribuent davantage encore à leur enrichissement. La documentation épigraphique est un jalon essentiel dans la construction des figures bibliques au Moyen Âge, et il revient à ce dernier livre le mérite d'attirer l'attention des médiévistes sur ce point.